

LE GÉNIE D'OC ET L'HOMME MÉDITERRANÉEN

ÉTUDES ET POÈMES

DE

JOE BOUSQUET — JEAN BALLARD — RENE NELLI
P. M. SIRE — HENRI FERAUD — LOUIS ALIBERT
EMILE DERMENGHEM — MOHAMMED EL FASI
EDOUARD RODITI — BERNARD DE VENTADOUR
BERNAT MARTI — JORDI DE SAN JORDI
ARNAUD DE MAREUIL — UC DE SAINT CIRC
L. BLANCHARD - HENRI DAVENSON - EMILE NOVIS
DEODAT ROCHE — J.H. PROBST — F. SOLDEVILA
AUZIAS MARCH — JOAN ROIG DE CORELLA
VENTURA GASSOL — ANDRE CHASTEL — S. SINGER
LANZA DEL VASTO — SULLY ANDRE PEYRE
JOSEPH D'ARBAUD — JOSEPH SEBASTIEN PONS
PAUL EYSSAVEL — MAX ROUQUETTE — P.J. ROUDIN
JORGI REBOUL — CHARLES GALTIER — J. BOURCIEZ
LEON GABRIEL GROS — GABRIEL AUDISIO
HENRI BOSCO — JEAN LEBRAU — LOUIS ROUSSEL
PIERRE EMMANUEL — F. BENOIT — F. BONJEAN
FRANÇOIS PAUL ALIBERT

5^{ME} ÉDITION

LES CAHIERS DU SUD
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

SOIRÉE LANGUEDOCIENNE

ENTRETIENS DANS LA CITÉ

Il faisait clair ce matin sur la Cité. Les corneilles volaient haut sur les pignons d'ardoise et leurs cris semblaient traverser l'espace avec l'agilité de la lumière, tant l'air était pur. Tout avait l'éclat du cristal, sa netteté ; mais aussi sa transparence. Là-bas, vers le Sud, les Pyrénées élevaient leurs crêtes vives, rendues si proches qu'on voyait étinceler la neige rose dans le matin. Les terres d'Aude vibraient d'un étrange frémissement dans le paysage irréel à force de perdre toute profondeur et les îles de la rivière, ces vergers immenses, se paraient de l'adorable écume du printemps.

Et je songeais à l'étonnement enfantin de la terre, à cette puissance miraculeuse d'oubli, qui sans cesse introduit l'espérance au cœur des êtres, à cette surprise qui fait revivre à chaque année la fable de l'éden. Quelle volonté de salut autour de l'homme ; quelle richesse pour tant d'aveuglement !

La vieille glèbe languedocienne tressaillait sous son poids de désastres. Mais ni le souvenir des violences de jadis, des terribles holocaustes qui l'ensanglantèrent, des invasions, des ruines que le passage de l'Arabe ou du Croisé y laissa, ni les deuils de naguère, ni la tristesse du présent n'empêchaient la confiance d'y fleurir, l'homme d'y reprendre appui sur les vieux mythes et les certitudes nouvelles.

Ce soir, la maison de Pierre et de Maria Sire reçoit des hôtes nombreux. C'est, à l'ombre du vieux donjon des Trencavel, une crèche ouverte en toute saison à l'amitié. Spacieuse, imprévue et profonde, cette demeure que les générations ont faite avec une fantaisie de metteur en scène romantique ! Dans l'ombre de la ville forte que troue parfois la lueur d'une

lampe d'ogive, dans ce silence que les entassements de pierre font plus lourd encore, son accueil est rassurant, les voix qui l'expriment ont une douceur inconnue.

Un bon feu de bûches attend le visiteur ; la pièce, petite, est comme habitée de cette flamme vivante. Nos demeures ont banni la présence visible du feu, source de rêveries et confident des visionnaires, qui faisait entrer dans la nuit quotidienne un peu de surnaturel. Nos amis d'Occitanie sont là, d'autres aussi, à qui les manuscrits de ce numéro doivent d'être. Les textes circulent de mains en mains. Joë Bousquet les soupèse et les montre ; la clémence du soir lui a permis d'être des nôtres. Et Pierre Sire près du feu qu'il avive de temps à autre fait passer à la ronde une fiole de bon vieux marc audois. Les propos, tapis sous les langues, peu à peu se délivrent et l'on sent se former une rumeur de toutes ces pensées qui déjà battent des ailes dans l'ombre.

Une voix s'élève, celle de Maria Sire, rieuse et claire. Ainsi pour indiquer le thème, donner le ton, un hautbois se détache du murmure de l'orchestre.

— « Eh bien ! j'espère que nous allons savoir par ces doctes écrits ce qu'a représenté cet esprit d'oc, ce qu'il en subsiste ».

— « Hélas, peu de traces, si ce n'est en nous, dit Joë Bousquet. En tous temps on a détruit l'homme sans souci de l'espèce. Les « réservés » sont pour les bisons et la sauvagine. L'homme d'Oc est dans notre cœur et nos mémoires. Nous avons essayé de l'y retrouver. C'était, il faut l'avouer, un curieux mélange d'influences.

— Certes, l'interrompt Claire-Charles Géniaux, encore faut-il préciser. L'originalité du génie d'Oc c'est d'avoir unifié des races aussi différentes que les Ligures, les Ibères, les Grecs, les Celtes, les Latins, les Wisigoths et fondu la culture gréco-latine, le christianisme, les apports de l'Orient arabe, la pensée de la Perse et de l'Inde révélée par le catharisme, à une des plus brillantes civilisations que le monde ait jamais connues.

Depuis l'époque mythique jusqu'au XII^e siècle, des liens d'or se sont tissés entre l'Orient et le Pays d'Oc, d'Héraklès aux missionnaires néo-manichéens : venue des colons ioniens sur les rivages languedociens, révélation de la philosophie grecque et arabe par l'intermédiaire des Juifs de Lunel dont les traductions contribuèrent à l'établissement de la scholasti-

que chrétienne ; influences de l'art, de l'architecture, de la poésie et de la mystique arabes à l'époque des croisades. Synthèse de Rome et de l'Orient — du plus lointain Orient puisque de nombreux motifs sont d'origine chaldéenne comme les croyances bio-célestes que l'on retrouve à la base du catharisme —, l'art roman n'a nulle part atteint à une aussi grande perfection qu'à Toulouse et à Moissac. Par une merveilleuse concordance il a fleuri sur le sol languedocien au moment où la civilisation occitane était à son apogée.

— Et (c'est Albert Béguin, si fin derrière ses lunettes d'or, qui parle de sa voix douce) à son tour le Génie d'Oc me paraît, tout enrichi qu'il est d'apports arabes et autres, tellement distinct du génie de Rome ! Et je dis : heureusement distinct. Ni la Provence, ni les provinces méridionales de France ne sont la terre de cet esprit latin de clarté logique, de réalisme politique, de classicisme formel, que d'aucuns prétendent imposer à la France entière comme étant sa vraie tradition. La France d'Oc me paraît riche de bien plus de mystère et de bien plus d'âme. Et aussi plus désintéressée, moins juriste et légiste que ne le prétendent ces « réactionnaires » dont tout l'esprit est plus *moderne*, plus proche des adorateurs du Progrès, de la Science et de la Laïcité que d'aucun passé vivant.

— L'homme d'Oc, suggère Louis Prat le Catalan, a pour maître spirituel son aïeul le Grec : il lui doit son appétit de connaître. C'est le titan Prométhée, celui qui sait prévoir, mais c'est surtout Epiméthée, qui avant d'organiser sa vie doit apprendre à la vivre.

— On doit certainement retrouver dans l'homme d'Oc actuel, remarque Pierre Sire, et dans le Méditerranéen son cousin, des caractères plus précis qui permettent d'établir certaines constantes de cette race antique.

— Lorsque nous parlons de l'homme d'Oc, reprend Claire Charles-Géniaux, nous n'avons pas seulement en vue le clerc, l'héritier du *Parfait*, du *Bon-homme*, mais aussi l'homme moyen, le paysan, l'ouvrier. L'homme d'Oc est sobre, mais sa sobriété n'est point renoncement, morosité, bien plutôt mesure, finesse. Les joies de la chair ne sont point liées chez lui à la notion du péché et ses légendes et sa littérature sont exemptes de cette crainte de la mort et de l'enfer qui hante l'âme bretonne. Sa sobriété voulue par le sol, car la terre d'Oc dans beaucoup de ses régions est pauvre, est liée à la qualité, à la saveur. Ses appétits sont modérés : il a horreur de la goinfrerie, des beuveries de l'homme du Nord ; il ne travaille que pour gagner strictement ce qui lui est néces-

saire, se réservant des loisirs pour cultiver son jardin ou son esprit. Par là encore il s'affirme bien Méditerranéen, frère du Grec... et cousin de l'Arabe, ce qui ne veut pas dire qu'il soit incapable d'effort. En cela il s'oppose à l'homme du Nord qui, afin de *vivre fort*, travaille fort, mange fort. L'appât du gain ne fera jamais qu'un mineur de Carmaux ou de Graissesac accepte de faire des heures supplémentaires : il les laisse à l'ouvrier polonais ou belge. Soucieux de sa qualité d'homme il n'entend pas l'avilir par un effort trop grand et de plus, inutile, puisqu'il sait se contenter de moins.

Liberté d'esprit, finesse de langage, sensibilité artistique, goût de la discussion. Quand on pense que toute la plus haute noblesse du Comté de Toulouse parmi laquelle les femmes se firent remarquer par leur ardeur dans la controverse, assista au Concile de Lombers en 1165 !

— Et vous Daumal, dit Bousquet, comment voyez-vous l'homme de chez nous ? Je suis curieux de le savoir ».

L'ami interpellé, avait écouté jusque là modestement. Il gardait l'attitude méditative de celui qui a coutume de s'interroger. Son regard, dans son visage austère, semblait fouiller une pensée :

« — Telles qu'elles m'apparaissent à moi, Français du Nord-Est, les caractéristiques de l'homme méditerranéen ne me semblent pas raciales. Ce sont bien plutôt des faits de *culture*. J'ai observé ces traits psychologiques chez des Languedociens, des Provençaux, des Espagnols, des Italiens, des Grecs ; je les aperçois, de plus loin, chez des Arabes, et chez certains Juifs méditerranéens. Ces particularités s'ordonnent autour d'une attitude psychique centrale, transmise par éducation et tradition ; je vais essayer de vous les décrire. C'est difficile.

L'homme méditerranéen tient à se plaire à lui-même. Il désire offrir de lui-même, à lui-même d'abord, puis aux autres, une image satisfaisante : agréable, jolie, belle, noble, exaltante, selon l'idéal qu'il s'est fixé. Chez les natures inférieures, cela peut être coquetterie, vantardise, infatuation, dilettantisme... Chez les natures supérieures, c'est constante confrontation de soi à un modèle supérieur, et souci de faire de soi et de sa vie une œuvre d'art. Je ne veux parler ici que des aspects supérieurs, positifs et féconds de cette attitude psychologique transmise par la culture méditerranéenne. Ce goût de se conformer et de se voir se conformer à un beau modèle fait naître l'habitude de s'analyser, de se regarder sous ses divers aspects — social, familial, professionnel — la bête, l'ami, l'époux, le fils, le père, l'artisan, l'artiste, le croyant,

le penseur... — avec aussi le désir d'harmoniser ces divers aspects, sans cesser de les voir distinctement. Puis, regardant son semblable, l'homme méditerranéen (celui, j'entends toujours, d'une nature supérieure) voit en lui ces mêmes aspects et cette même recherche, ce même souci d'une conformité à un beau modèle ; mais, des modèles choisis par les autres il ne juge pas, il ne juge que de la conformité de chacun à son modèle, et c'est là le fondement de sa tolérance. Tolérance fondée, non sur la pitié, non sur le sentiment de la faiblesse humaine mais sur le sens de la relativité humaine : la valeur d'un homme, c'est la *relation* qu'il entretient avec lui-même. Aussi le même Méditerranéen, tolérant envers toutes règles que se choisissent ses semblables, est-il sévère à l'égard de ceux qui faussent la relation intérieure ; le fanatique qui voudrait imposer aux autres son modèle, l'homme servile qui imite un modèle étranger, ou le veule qui n'a d'autre modèle que son plaisir du moment. Et lorsqu'il arrive à tenir simultanément sous son regard la perfection de son modèle et l'imperfection de son être, alors la noblesse apparaît dans ses gestes, dans ses sentiments, dans ses pensées.

Une « culture » est morte lorsqu'elle n'existe plus que dans la pensée de ceux qui font profession de penser. Elle est vivante dans la mesure où elle imprègne encore le peuple. Dans ce village de Provence où j'habite depuis quelques mois, j'ai vu que cette « culture méditerranéenne » vivait encore. Encore une fois, je ne me trouve pas qualifié pour discuter de la valeur de cette hypothèse d'une « culture méditerranéenne », d'un « Génie d'Oc ». Je décris, tout simplement.

A l'opposé, l'homme du Nord — je parle encore des natures les meilleures — est beaucoup plus enclin à *servir* une force supérieure qu'à *imiter* un modèle supérieur. Il est convaincu qu'il y a une vérité absolue, et une seule, devant laquelle tous les humains s'annihilent... Je ne pousserai pas le tableau plus loin. Mais comme les valeurs les plus hautes et les attitudes les plus nobles ont une tendance naturelle à périr et à dégénérer en leurs propres caricatures, rien n'est plus souhaitable pour une nation, que la coexistence, dans ses limites et sous une unité de langue, de deux attitudes culturelles ainsi opposées, qui, se rencontrant finalement dans l'affirmation d'un même Bien, peuvent s'entr'aider à ne pas faillir. C'est peut-être ce dialogue entre l'« Homme du Nord » et l'« Homme du Midi » qui donne ou devrait donner un sens actif au mot « France ».

— Je suis heureux, Daumal, de me rencontrer avec vous, conclut Bousquet. Je disais justement que l'homme d'Oc se

plaisait à se voir, à se louer aussi, ce qui lui vaut maintes moqueries, mais que cette tendance, quand elle rencontre l'humour, exclut toute vanité, rend incrédule vis-à-vis de soi-même. L'homme d'Oc, dans son type supérieur, se donne fougueusement à ce qu'il aime, mais ne se prend pas au sérieux. Le couple Quichotte-Sancho rend bien cette ambivalence.

— On rencontre ici partout ces contrastes au-dessus d'une unité profonde, dit Henri Féraud, qui jusqu'à présent s'était tu. Que dire d'un tandem aussi original que Péladan-Valéry ? Je suis sûr qu'ils ne pouvaient se voir ! Valéry, penseur expérimental, tâtant sa route avec un regard aussi concret et flexible que celui de l'escargot, n'avançant qu'à coup sûr — pointe suprême de l'esprit d'Oc, représentant sans se l'avouer cette Ecole de Montpellier qui parle en lui et lui fait dire : Notre peau pense. Péladan, mage et charlatan, mais grand artiste parfois, en qui le Vénusien oblitère l'esprit jupitérien, et, tout obstrué de cette casuistique de cour d'amour ! Tous deux pourtant se rejoignent dans la profondeur de cet amour de l'entité féminine autour de laquelle s'ordonne l'essentiel d'une vie.

— Vous ne croyez pas si bien dire, et vous confirmez avec de tels exemples l'idée qui m'est chère. Tous deux ont une éthique à fondement plastique. Ils ont une notion artistique du devenir humain et cela est spécial à l'homme d'Oc. Tous deux représentent ce type qui n'est pas nécessairement un jeune homme. C'était cela au temps du romantisme. Bien loin, je crois que la jeunesse sera sauvée par l'âge mûr de ceux qui n'ont pas eu de jeunesse. Le Pays d'Oc est le pays où la femme est tout, mais où l'individu féminin ne compte pas. Parce que le héros n'y est jamais un adolescent. Le jeune homme, chez nous, c'est celui qui se trompe, qui épuise toutes les erreurs possibles. L'amour en pays d'Oc est exhaustif. Valéry, Péladan lui sont nécessaires pour qu'il puisse penser et idéaliser son objet. Et justement Nelli, qui est dans la fleur de l'âge et m'excusera de ne plus le confondre avec Daphnis appuiera mon dire, ajouta Bousquet, en se tournant vers notre ami qui écoutait, le regard un peu rêveur, car il écoute aussi bien qu'il parle.

Tout le monde regarda René Nelli, dont la belle tête florentine s'argente déjà de quelques fils blancs. On attendait qu'il intervînt dans cette question qui passionne sa vie. Il prit un temps, puis avec lenteur :

— Vous avez raison, Joë, l'amour provençal est une

construction de l'esprit qui va de la simple cristallisation stendhalienne jusqu'à la création totale de l'objet. Jaufre Rudel s'éprend d'une femme imaginaire, son amour la fait plus réelle que son entourage. Puisque vous le voulez bien, permettez-moi de vous dire le fond de ma pensée qui s'est beaucoup arrêtée là-dessus en ces temps de méditation et de retour sur soi.

Les constructions idéalistes qui manifestent l'effort accompli, au cours des siècles, par la conscience masculine, pour penser l'amour, ne se présentent point en Occident comme si contradictoires qu'on ne puisse les ramener toutes à une certaine unité. Il s'agit, dans tous les cas, d'une idéologie amoureuse *essentiellement destructrice de l'objet réel tenu pour illusoire* ; et la différence constatée ne porte point sur le fond, mais sur les modes d'adaptation de cette idéologie — dans l'esprit de la caste dominante — aux systèmes religieux ou philosophiques qui fournissent au problème de la mort la solution la plus généralement adoptée.

On pourrait distinguer, en prenant une vue très rapide de l'évolution de l'idée d'amour :

L'amour grec ou philosophique, qui n'est autre que l'amour platonicien, cherchant sous l'objet illusoire une « idée » plus réelle, et, se complaisant — l'esprit étant considéré comme essentiellement masculin — à idéaliser son semblable spirituel tenu pour seul capable de vertu. Cet amour libère l'homme de la chair, le meut vers l'origine absolue de l'Esprit, vers l'Eternel. La femme y est niée en tant qu'objet d'amour pur, en tant que conscience amoureuse.

L'amour occitanien, qui, encore qu'il n'ait pris qu'en Provence son sens définitif, est en réalité, au XII^e et XIII^e siècles l'amour occidental, ramasse en lui tous les traits de l'amour grec ; mais, sous l'influence du christianisme et de ses hérésies, il accomplit une brusque et immense révolution en choisissant la femme comme objet de son adoration mystique. Il réconcilie l'amour platonicien avec l'idée de femme, tout en l'adaptant à la mentalité féodale d'une part, à la dévotion chrétienne ou cathaire d'autre part. La femme y devient le symbole même de l'esprit. Elle est donc « sur-estimée » sur le plan métaphysique, dans sa beauté sur-réelle. Sur le plan social, elle est maintenue dans la dépendance et l'humiliation.

L'amour cornélio-cartésien, enveloppant les conceptions « précieuses », les théories sous-jacentes aux tragédies du *Cid* et d'*Œdipe*, les définitions proposées par Descartes, est

plus semblable qu'on ne le croit communément à l'amour provençal, mais il apporte une solution beaucoup plus rationaliste au problème du choix, et du même coup il « extériorise » le destin des héros. Œdipe, le Cid choisissent d'aimer qui ils doivent aimer au nom d'une volonté lucide et d'un destin qu'ils acceptent ou dominent. Si la fatalité vient, « du dehors », porter malheur à leur amour, ce malheur demeure « extérieur » au héros qui ne renie pas pour cela le libre choix qu'il fit de l'amie, mais, au contraire, se révolte héroïquement contre les Dieux en restant fidèle à lui-même, c'est-à-dire, à travers l'amour, à sa volonté de perfectionnement moral :

« Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux
 « Cependant *je me trouve* inceste et parricide »
 s'écrie Œdipe, et plus loin :
 « Au crime, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache,
 « Pour m'y faire tomber à *moi-même il se cache...*
 « L'éclat de ces vertus que *je ne tiens pas d'eux*
 « Reçoit pour récompense un trépas glorieux... »

Quant à la femme, Elle est considérée, au XVII^e siècle, comme capable des mêmes vertus que l'homme. Elle est l'égale de l'homme sur le plan moral. Elle est sa compagne dans la lutte *qu'il mène contre le destin irrationnel.*

En l'amour romantique, nous voyons le héros subir, au contraire, la tentation d'un destin intérieur que la femme commence à incarner vers la fin du XVIII^e siècle. La passion, dont les anciens et Corneille et Descartes, avaient la terreur, devient le tragique destin de l'homme, en même temps que la conscience féminine se pose de plus en plus comme une réalité aux yeux de l'amant ou plutôt aux yeux de l'Esprit. La femme représente alors la conscience même de l'homme total, en tant qu'elle est infinie et douloureuse. L'idéalisation de la femme ne se poursuit que dans l'ordre passionnel, magique, délirant.

Les conceptions modernes, enfin, que nous manquons d'un recul suffisant pour juger avec clarté, semblent se caractériser par ceci : qu'elles libèrent la femme de l'homme sur le plan social, mais aussi l'homme de la femme sur le plan métaphysique. La femme, désormais, incarne moins profondément le destin de l'homme. Les partenaires du jeu d'amour se désirent égaux et il ne résulte rien d'autre de cette égalité qu'une certaine virilisation de la femme. Ne serait-ce point là le signe que la Féminité est en pleine crise de croissance ? La

femme est en train de transformer lentement ses instincts en raisons, de penser son affectivité, mais elle n'en est encore qu'au point où, les instincts étant en elle plus qu'à demi ruinés et ses pensées de femme n'étant pas encore fort claires, elle ne trouve à sa disposition, pour s'exprimer, que les concepts de la mâle raison ou des sentiments dont elle n'a point vécu l'histoire. C'est ainsi que *l'instinct maternel*, par exemple, s'il est le plus souvent détruit par les progrès de la pensée claire n'est point encore remplacé, chez elle, par *l'idée de maternité* conçue comme l'exigence ou comme la signification même de sa nature, comme un devoir vis-à-vis d'elle-même ou comme un approfondissement de la connaissance de soi. Il n'est point non plus délibérément accepté avec ce qu'il comporte de réel, c'est-à-dire la maternité effective, ni avec ce qu'il comporte d'idéal : la sublimation de l'attitude maternelle en une attitude d'esprit : il est purement et simplement réprimé. Même les vertus les plus purement féminines, je veux dire celles qui reposent sur des tendances inhérentes à la sensibilité de la femme : la pitié pour les blessés, par exemple, qui s'accompagne *naturellement* d'un certain obscur amour pour la blessure, sont changées de signe, se privent de leurs racines profondes et, se donnant pour l'équivalent du dévouement masculin, perdent leur signification vraie. Il résulte de cette transposition de la *charité objective* (inscrite dans la chair féminine) en *devoir* masculin, un vif désir de mimer les démarches de l'esprit mâle qui rend les femmes, à proprement parler, *les ennemies* de l'homme. Car l'amour ne trouve jamais son semblable en son semblable mais en son contraire. Chez les meilleures, cette attitude spirituelle, outre qu'elle les rend rebelles à l'idéalisation à laquelle leurs amants les soumettent, finit même par modeler leur chair, leur statue à la ressemblance lointaine, dégradée de l'homme. Et chez les plus viles, elle déclenche un effroyable « Médéisme », qui les poussent à crucifier en l'enfant qu'elles martyrisent (1) la féminité qu'elles refoulent, qu'elles refusent.

Dans tous les cas, l'amour perd, de plus en plus, de son intensité naturelle, n'étant plus ni instinct ni pensée. Et le désir n'y gagne pas (la sensation privée de ses racines idéales redevient un pur néant). Il est tari en sa source même chez l'homme incapable de retrouver en l'amie l'« instinct de l'univers » sur quoi il bâtit ses mythes d'amour. Sans ces

(1) Qu'elles installent sur un radiateur brûlant, par exemple, comme cela s'est vu récemment.

grandes idéalizations un homme lucide ne peut aimer, parce qu'il ne peut aimer, donc « connaître » son amie qu'en attendant d'elle la révélation consciente de tout l'esprit qui est dans sa nature et qu'elle doit éveiller et qui doit parler par sa bouche. Sans cette gnose immédiate, il perd le privilège qu'a tout homme de transformer la femme aimée en *femme irremplaçable* et aussi sa vraie liberté qui est de ne pouvoir être ému sensuellement que par celle *qu'il chérit dans son esprit* et à qui son esprit est *fidèle*. Aussi, s'il poursuit l'éclair d'éternité qu'est la jouissance charnelle, il est de plus en plus impuissant à saisir la révélation d'éternité qui est faite dans tout amour même, le plus éphémère.

La femme devenue au XX^e siècle une sorte d'homme sans rêve, libérée de l'homme quant au social, ou tendant à l'être, décourage l'idéalisation *qui est l'acte même d'aimer*, qui est la pensée de l'amour, donc tout l'amour. Et la passion qui l'a choisie comme objet — qu'elle soit prude ou libertine, au lieu d'atteindre l'au-delà de son essence, n'atteint que son être le plus illusoire, son *être social* par quoi elle est chassée de sa nature profonde.

N'est-il point vain, alors, en 1941, de retracer le tableau de l'amour provençal, puisqu'est bien close l'évolution qui de Platon à Lamartine en passant par les troubadours, Dante, Pétrarque, Jordi de San Jordi, Heroët, Honoré d'Urfé, Soumet, manifestait cette grande volonté d'idéaliser la femme, qui est tout l'amour de l'homme ? Je ne le crois pas. Je pense même qu'il n'a jamais été plus urgent de reprendre la tâche interrompue : les hommes de ce temps s'aperçoivent déjà qu'à mal penser l'amour ils le ruinent et qu'il ne leur est plus possible d'aimer que dans un effort de connaissance où la femme leur apparaîtrait, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle ne sait pas encore qu'elle est. Tout amant qui éprouve que la femme n'est pas seulement ce qu'il en appréhende par les sens est déjà, sans le savoir, un disciple de l'amour provençal. Il s'engage sur la voie de cette science désespérée qui chasse l'objet aimé de son espace charnel et par cela même, le sépare de lui, le lui rend insaisissable, à moins qu'il n'entre dans le rêve de « construire » à force d'amour l'« Eternel Féminin ». Car la femme qui reflète les plus hautes exigences de l'homme, approfondit son essence pour se hausser à son rêve et tente alors de se penser comme « tout ce qu'il n'est pas ».

C'est par là que le vœu secret de la conscience masculine d'aujourd'hui se rattache au seul mythe romantique qui me semble vraiment inhérent à l'homme total, j'allais dire

à l'homme méditerranéen — et que l'on trouve déjà chez Alfred de Vigny : *l'homme veut voir coïncider la femme et la nature*, il veut confondre la femme à la nature « naturante », à l'esprit qui lui a donné l'être. Il tend à construire la féminité sur le modèle même de la Pensée qui a animé le monde, *tout simplement parce qu'il est séparé d'elle par l'épaisseur du monde*, même quand il la tient dans ses bras, et qu'il ne sent tomber toutes les limitations que si cet univers proclame par la bouche de l'aimée, en même temps que les paroles qui l'exilent davantage, les promesses d'un retour à ce qu'il fut. Les idées du XII^e siècle provençal reprennent ici tout leur poids.

Les hommes de notre siècle sont dans l'attente de la femme future. Le grand œuvre du XII^e siècle a été — c'est là le secret des troubadours — *la création de la femme*. (Il en est même résulté, au ciel des idées, la projection d'un Egrégore tout illusoire : la Vierge qui apparaît au fond des grottes). Mais ce grand œuvre a échoué et demande à être repris. Bientôt, je pense, cesseront les influences malignes qui attirent la femme vers la masculinité ; c'est-à-dire vers la limitation, l'égoïsme, le mal, l'illusion... (elle est en effet devenue si inconsciente de l'Idée qui la meut, que l'on se demande si l'homme n'a point supprimé, dévoré, son âme « naturante », si même l'éternelle beauté de son corps ne va point se défaire aussi, changer de sens, sous l'attraction de la volonté d'être soi — c'est-à-dire rien — que l'homme lui a insufflée). Mais l'effort d'une dialectique implacable travaille sans qu'elle le sache peut-être, à la libérer des mythes masculins qu'elle réfléchit de tout son sommeil de miroir. Déjà l'homme, au sein de la matière, trouve sans le chercher et même en le fuyant, le secret de la volupté, de l'amour et des corps : la métaphysique de son désir. A beaucoup approfondir la chair, il l'exile de l'espace, à beaucoup approfondir le désir, il découvre qu'il est éternel. L'amant le plus infidèle sait que l'amour ne peut être conçu sinon comme une éternité. Et même emmuré dans son « moi » le plus grossier, ce que l'homme demande à la femme, *c'est de se dénuder pour lui jusqu'à son essence infinie*. On a pensé parfois que l'homme aimait la femme comme une sorte de mère. Il serait plus vrai de dire qu'il recherche *en elle le secret de toute naissance*. N'en doutez pas : l'amant souhaite d'obtenir de la femme aimée la révélation du vrai commencement de l'esprit, soit qu'il le situe dans l'idée d'amour, dans l'idée de maternité ou même dans la beauté de l'univers toute entière incluse dans les courbes féminines et comme les troubadours le pensaient, il pressent en la femme et « objectivement »

naturellement, inconsciemment, l'image du commencement absolu de l'amour. Il veut alors qu'elle prenne conscience de ce mystère dont il vit, qu'elle lui parle d'une voix toute vibrante encore d'avoir traversé l'univers, et que cette voix lui porte l'Esprit qui le nie et qui le console à la fois, comme la beauté du corps féminin lui porte révélation d'une conscience qui est *lui* et qui *n'est pas lui*. La « conscience partagée » est au delà du physique. L'amour sera métaphysique ou ne sera pas.

Heureux les amants futurs, s'ils renaissent à l'espoir de retrouver en la femme aimée l'autre versant de leur esprit, s'ils peuvent la voir enfin s'éveiller, tout encombrée de forêts, d'océans, de montagnes, de fleuves, de rivages, s'ils reçoivent d'elle, après en avoir reçu l'amour, le secret de l'univers dont ils sont exclus ! L'homme, séparé de la femme, séparé du monde, les paroles d'une femme inspirée suffiraient à le rendre à son essence contradictoire, à « L'Un » dont il n'est que la possibilité masculine : il serait consolé par cela même qui le désespère. A la voix de la féminité devenue consciente de tout l'amour, se rouvrirait l'espace, le ciel de la « charité » où l'on n'est soi-même qu'à force de vouloir être l'autre. Ces songes et ces mythes, ce rêve masculin, l'amour provençal les contient en puissance. On dirait que la vérité de l'amour y est venue, il y a sept cents ans, s'y faire pressentir. L'idée de femme est de nouveau à sculpter. L'idée d'amour est à réinventer, comme à l'aube du XII^e siècle. La révélation de l'Esprit dans la conscience de la femme en même temps que dans la beauté de sa forme n'est peut-être pas si éloignée. ●

Un silence à ces derniers mots s'établit. Chacun réalisait cette décadence de l'idée d'amour depuis le temps merveilleux qu'évoquait Nelli. Maria Sire fut la première à le rompre :

— En somme, Nelli, vous condamnez cette « morale de midinette » qui irrite si fort Montherlant. Mais croyez-vous avec lui que l'amour provençal ait dévirilisé l'homme ?

— Dans la soumission trop grande à son objet, oui, mais ce que Montherlant veut paraître ignorer, c'est la grande école de l'héroïsme et du devoir à laquelle le Chevalier d'Oc se mettait par amour, surtout quand cet amour devenait inaccessible et prenait la forme d'un culte. D'ailleurs son exemple des Chevaliers germaniques me paraît douteux. Cette poésie dérive de celle des troubadours. Wolfram d'Eschenbach a pris son

Parsival chez nous. Il n'y a entre les deux qu'une différence de civilisation, c'est tout.

Comme pour suivre l'idée de décadence, le feu baissait. Pierre Sire le ranima aussitôt et le groupe reprit confiance, tandis que, agile comme un ange, l'hôtesse emplissait les verres à nouveau du feu secret de la terre. Puis elle dit :

— Ne nous laissez pas dans cette vallée. Le vieux génie d'Oc ne peut-il ranimer chez nous, Méditerranéens, comme au temps des grands mouvements de pensée et des religions de salut, la foi dans notre destin d'homme ? Le vieil humanisme a fait faillite. On ne s'en apercevait pas, mais il a laissé la conscience endormie tandis que le corps se démesurait. Et maintenant, il ne contrôle plus, il succombe. Que faire pour le sauver et sauver l'homme ?

— J'ai peine à croire, répondit Albert Béguin, qu'un homme nouveau soit en train de naître, doué de pouvoirs vraiment inconnus, et qu'il faille lui rendre une âme neuve. Qu'est-ce qu'une âme neuve ? Il s'agit bien, plutôt, de retrouver l'âme tout court, celle qui ne varie pas, de ramener à elle la profonde, la silencieuse endormie, l'attentive malgré tout, les regards des hommes égarés sur un monde sans âme. Ou, pour tout dire d'un mot, c'est la question même du salut qu'il s'agit de poser de nouveau au centre de toute préoccupation et de toute action. Le temps des religions de salut ne me paraît pas être du passé, mais d'un présent, d'une présence qui pourrait si bien être d'aujourd'hui même.

Ce sont les obscurs, les barbares qui croient que l'on fonde du nouveau absolu et qu'il faut, à chaque plongée dans la misère terrestre, repartir à neuf, et que rien ne se fait sinon par création totale. Si quelque chose a été lentement établi par la civilisation française, oc et oïl, c'est bien la vanité de toute gloire d'inventeur, et cette magnifique vérité que rien ne s'invente qui ne soit en même temps hérité, transmis, reçu, continué.

La France est seule (et c'est pourquoi je compte tellement sur elle) à savoir cela ; seule à rouvrir les portes qui se sont fermées, au lieu de vouloir enfoncer la muraille à côté. Dans cette œuvre, quelle sera la part du Génie d'Oc ? Pour autant que rien soit prévisible en ce domaine, ce sera la même que toujours : l'apport oriental, clarifié, l'apport romain tempéré de mystère, de gravité, de lyrisme, et l'alliance du soleil méridi-

dional, avec les brumes qui flottent sur les étangs de Sologne, pour composer cette lumière de France qui n'est ni le Nord seul, ni le Midi seul, mais leur indissoluble mariage séculaire. Mariage qui fut celui des dieux de l'Olympe et des fées celtiques, qui est celui de l'héritage chrétien, hébraïque et latin, avec le long labeur des générations pieuses qui édifièrent les cathédrales et donnèrent à la France ses grands mystiques.

— Et ses grands philosophes, reprit Louis Prat. De même que ceux de la Grèce antique les philosophes du pays d'Oc nous proposent des doctrines de sagesse. Ils se proposent non seulement d'expliquer la vie mais de nous apprendre à vivre, à la composer. Pour ne citer que deux exemples, le *Positivisme* d'Auguste Comte n'est pas seulement une interprétation de la vie par l'intelligence désireuse de comprendre et d'expliquer, il est une élaboration de la vie, une sociologie, une morale, une religion, la religion de l'homme. Ce penseur voudrait nous enseigner non pas à nous résigner à la vie, mais à l'organiser, à la vivre. Un autre philosophe du pays d'Oc, né lui aussi à Montpellier, Charles Renouvier, fondateur du *Personnalisme*, voudrait nous enseigner non seulement à comprendre la vie, mais à la modeler conformément aux lois de la raison raisonnable. Le *Personnalisme* n'est pas seulement une doctrine où sont étudiés les problèmes que la vie présente à l'intelligence, c'est encore une morale dans laquelle le penseur propose à la réalité du combat pour la vie, la vie de paix, de justice et d'harmonie, seule raisonnable, et qui seule assure vérité et beauté.

— N'oublions pas les poètes, intervint Joë Bousquet. Un temps va venir où leur rôle dépassera ce qu'on a pu croire : la poésie se découvrant, non plus dans le poète, mais dans les choses elles-mêmes, formant un attribut à révéler dans chaque objet. L'homme d'Oc qui se distingue par une extension particulière qu'il donne à la notion d'être, sera dans cette conscience poétique du monde comme la *parole dans le chant*.

— Bravo, s'écria Henri Féraud : il faut restaurer une métaphysique de l'homme qui ne sera ni l'œuvre de savants ouvrages, ni une série de dogmes, mais le long effort, la patiente construction de l'esprit individuel à la recherche de sa vérité et de son équilibre. C'est d'abord un problème de connaissance, le même que nous transmet l'héritage méditerranéen par excellence : l'héritage grec. Se comprendre, c'est se réaliser. Au refus par l'esprit scientifique de se questionner sur la réalité métaphysique de ses objets, opposons fermement la volonté de nous considérer comme des sujets qui portent en eux leur fin et leur raison d'être.

Il s'agit de savoir si l'homme sera capable de s'arracher à la fatalité implacable qui, depuis des années, le livre, intelligence liée, aux machines, aux passions, à la dissolution dans la vaste inconscience du collectif. Il s'agit de savoir s'il s'évadera de la terreur qui l'étreint à l'idée de la « solitude ». Et comment l'homme désirerait-il se retrouver seul avec soi-même ? Il n'entend plus en soi que le silence. Il n'a plus rien à se dire ; plus rien à méditer.

L'effort premier c'est de retrouver le courage et le goût de s'interroger, de reconquérir sa raison d'être dans un intime tête-à-tête avec soi-même. Dès lors l'expérience métaphysique se poursuit d'elle-même, se nourrit de sa substance. Elle effectue « cette mise en ordre » intérieure qui est la source de toute moralité parce qu'elle accroît notre « disponibilité » pour le Bien. C'est alors qu'on verra qu'au centre de toutes les valeurs, il y a la valeur par excellence : la Personne, qui est la source de toutes les autres. Mais en disant à Personne, il faut bien comprendre que je n'entends point cette rencontre miraculeuse et vaine de cellules auxquelles la vie impose sa silencieuse unité, — j'entends plutôt cette unité spirituelle qui au delà des apparences concrètes ou psychiques n'atteint sa véritable raison d'être qu'au moment même où elle consent à se perdre dépouillée des passions trop humaines.

— Mais cela, répliqua Bousquet, suppose en effet un retour à la métaphysique sans laquelle morale et conscience sont impuissantes et vaines. Si l'homme veut bien admettre que la Conscience morale, l'Être, sont antérieurs à sa pensée, que l'antagonisme du Bien et du Mal qui crée cette conscience est contemporain de la création, il comprendra que son moi provisoire doit, par l'amour, chercher le salut, sortir de ses limites à la rencontre de l'essentiel, qui n'est pas lui, du Bien dispersé dans le monde, comme dans le mythe les membres d'Osiris. L'homme doit recommencer la quête de son moi réel et se savoir responsable même de ce qu'il n'est pas encore. *Il faut que la pensée de l'individu mérite d'être celle du monde.* »

Une subtile flamme s'était glissée peu à peu dans leur cœur et les faisait communier dans la seule joie qui compte : une joie conçue sur leurs sommets les plus hauts et allant de cîme en cîme. Maintenant ils se séparaient pour des destins divers et pourtant semblables, toujours sûrs de se tenir dans le même courant, grâce au fil spirituel qui les reliait. Une nuit grave s'ouvrait devant eux, qui déroulait sur les

tours fantômes son grimoire d'astres. A travers les créneaux, luisait vaguement la rivière, et les souffles errant sur les eaux faisaient monter jusqu'à eux l'arôme des vergers.

— Voyez, dit Joë Bousquet, comment sous la procession des étoiles, qui est l'image du temps, la Cité semble intemporelle ; comment elle échappe à nos sens quotidiens. *Le Beau, c'est l'espace perçu par l'esprit, c'est-à-dire hors du temps et de l'étendue.* Et cela est aussi une évidence pour l'Homme d'Oc ».

A ce moment, le silence était tel que la nuit en devenait surnaturelle. Seul, un murmure osa l'interrompre : c'était l'un d'eux qui modulait à voix basse un vers de Valéry :

Tout-puissants étrangers, inévitables astres...

Il saluait ainsi Bételgeuse, l'étoile rouge des Mages, qui, au terme de sa chute, allait quitter le ciel.

J. B.

Cité de Carcassonne, le 27 Mars 1941.